REVUE

DES

ÉTUDES ARMÉNIENNES

TOME IX

Fascicule 1



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
RUE JACOB, 13 (VIe)

1929

Xe Année.

LE

SULTAN SELDJOUKIDE KEYKOBAD I[ER]

ET L'ARMÉNIE

DOCUMENTS PERSANS

TRADUITS PAR

HENRI MASSÉ,

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

En 1889, Charles Schefer attira l'attention sur l'abrégé anonyme du « Seldjouq-nâmeh » de l'historien persan Ibn Bîbî, dont il publia et traduisit les premiers chapitres (Rec. de textes et trad. publ. par les professeurs de l'E. L. O. V.). En 1902, M. Houtsma publiait le texte complet de cet abrégé, d'après le manuscrit de Paris (Rec. de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides, vol. IV) : dans une introduction, après avoir complété la biographie d'Ibn Bîbî donnée par Schefer et caractérisé la manière de cet auteur, M. Houtsma montrait toute son importance pour l'histoire des Seldjouqides d'Asie Mineure. L'ouvrage original d'Ibn Bîbî fut retrouvé plus tard à la Bibliothèque d'Aya-Sofia ; il n'est pas encore publié (cf. *Encycl. Islam*, s. n. Ibn Bîbî).

Le règne de Keykobâd I[er] (1219-1236) apparaît comme le plus brillant de la dynastie des Seldjouqides de Roum. En effet, ce prince fut non seulement un remarquable homme de guerre, mais encore un éminent souverain, soucieux d'embellir les villes de ses États et d'y attirer les commerçants étrangers ; l'empire seldjouqide entretint alors des relations suivies avec l'Empire latin et avec l'Arménie. Toutefois l'établissement de ces relations économiques n'alla pas sans opérations militaires. Dans les pages qui suivent, l'abréviateur d'Ibn Bîbî relate celles qui furent conduites en pays arménien.

*
* *

Arrivée de Mobâriz ed-Dîn Tchâouli, en compagnie de Commène[1] dans le pays d'Arménie; prise des châteaux-forts (1219-1220).

(138) Lorsque l'émir Mobâriz ed-Dîn Tchâouli Tchâchnigîr et Comnène se dirigèrent vers l'Arménie sur l'ordre du Sultan, la route pratiquée dans la pierre dure se rétrécit; puis, après la pierraille, ce fut la forêt; en tout lieu, ils virent forteresses et constructions, demeures et habitations. Ils se proposèrent de passer outre, après en avoir fini avec chaque forteresse. Ils arrivèrent tout d'abord à Djendjîn, position naturellement forte, citadelle solide et inexpugnable. Tchâchnigîr ordonna aux soldats de gravir la montagne par détachements, de planter sur ses sommets les drapeaux et les piquets de tentes «comme des montagnes inébranlables», et d'investir la célèbre forteresse. Le lendemain, à coups de flèches, ils mirent à bout les défenseurs de la citadelle : ceux-ci, par suite de leur faiblesse et de leur impuissance, écrivirent une missive à Léon (II d'Arménie) et exposèrent leur état de détresse. Léon demanda aide aux Francs et écrivit des lettres de doléances. Tous s'unirent dans une intention de défense et d'association; et ils s'allièrent à Léon (139). L'armée du Sultan s'étant engagée dans la montagne, les troupes ennemies descendirent en plaine. Lorsque la nuit survint et lorsqu'on prépara à manger, l'émir Mobâriz ed-Dîn dit au cours de la beuverie : «L'armée que Léon a rassemblée de toutes parts ne se montre nullement. Demain, lorsque le jour et le soleil pénétreront dans l'arène du ciel, avec tous les braves nous cernerons les infidèles et nous ferons tout ce qui dépendra de nous. Il faut espérer que la promesse de Dieu se réalisera par la victoire accordée aux auxiliaires de la religion». Le matin, quand, au lever du paon du parterre émaillé (du ciel), le matin apparut avec le rire de la perdrix montagnarde, l'armée, comme un lion furieux, entra en agitation et en clameur; et, dans les airs, apparut un autre parterre de fleurs, composé des diverses couleurs des étendards. Les lances entrèrent en action; elles s'at-

[1] Sur le rôle joué par l'émir Comnène, auxiliaire des Seldjouqides, cf. *Encycl. Islam*, II, p. 680, col. 2, art. Kaikobad (avec référence à Vincent de Beauvais).

tachèrent aux corps et crevèrent les yeux; la flèche prit place au fond des cœurs, comme le souci et le remords; le sabre étincelant servit de chargement aux cous, à la place des têtes. L'armée d'Allah, par la puissance royale et en une seule attaque, arracha du cœur de l'ennemi le vêtement de l'existence. Une clameur sortit de la masse des infidèles; un tumulte s'éleva. D'un seul élan, les troupes impériales furent chargées, et le commandant de l'armée envoya l'ordre d'attaquer. Suivant l'approbation du général, on donna aux lignes de bataille la solidité du mont Tsahlân[1], si bien qu'un vent de lâcheté s'abattit sur l'armée de Léon. Alors tous, comme l'étoile filante sur les traces des génies, se précipitèrent sur les traces de ces esclaves des idoles; et, par la force de la masse d'armes, par la blessure de la flèche, ils rendirent étroite aux ennemis la vaste plaine. Ils s'élançaient et jetaient à terre tous ceux qu'ils rencontraient. Léon, en compagnie de quelques-uns de ces injustes (140), se sauva comme un malfaiteur et prit la fuite dans la montagne. Quant à l'armée du Sultan, elle s'en revint de la bataille avec un riche butin et des prisonniers innombrables — Francs et infidèles de ces régions — par la grâce du Tout-puissant; et elle arriva en face de la citadelle. Lorsque ses défenseurs contemplèrent d'en haut cette calamité, ils demeurèrent interdits et stupéfaits. L'émir Mobâriz ed-Dîn donna ordre de préparer un banquet; les musiciens entamèrent un agréable prélude à l'occasion de l'achèvement de la période de puissance des infidèles; avec les accents les plus beaux et les paroles véridiques, ils célébraient la bravoure des héros guerriers.

Au matin, un moine, la robe et l'œil ensanglantés, descendit de la forteresse et baisa la terre, en hommage au général du Sultan : «Nous sommes tous, dit-il, réduits aux extrémités; nous avons répandu la monnaie de l'existence dans l'espace aérien du désappointement, par suite des souffrances du siège; ayant posé ma tête sur la paume de ma main, je suis venu me mettre aux ordres de l'émir». Mobâriz ed-Dîn répondit : «Vous n'êtes pas en faute; si vous tenez à votre tranquillité, il vous faut laisser sur place les armes et les approvisionnements de la citadelle; emportez ce qui vous appartient en propre et allez où bon vous semble; de la part de mes troupes, ne craignez rien». Le prêtre réclama un certificat à ce sujet; aussitôt, une lettre de sûreté fut mise par écrit. Sur le champ, l'ennemi évacua la forteresse et, en signe de triomphe et

[1] Montagne d'Arabie. Cf. *Yaqout*, s. v.

de bonheur, l'étendard du Sultan fut arboré au faîte de la citadelle. Un bulletin de victoire relatant la défaite de l'ennemi, l'abaissement des autres armées, l'élévation du drapeau de l'allégresse et l'annexion de cette citadelle aux autres pays fut rédigé sur l'heure; il exposa que, dans cette région, il y avait beaucoup de lieux fortifiés et de citadelles dont la conquête totale serait facilitée par Dieu (141), mais qu'il devenait nécessaire d'envoyer des machines tirées de l'arsenal.

Le messager était déjà en route lorsque des envoyés de Léon arrivèrent soudain; ils délièrent la langue de l'impuissance avec mille supplications, en disant : «Si un châtiment proportionné à la faute est ordonné, il suffit de cette leçon et de cette réprimande qui ont atteint à cette date ce serviteur coupable. (C'est le résumé d'un long discours.) J'enverrai annuellement mille cavaliers et cinq cents archers comme contribution de guerre; j'illustrerai ma monnaie avec les noms du monarque fortuné; je doublerai l'impôt foncier». L'émir en chef dirigea messager et missive vers le Sultan; en attendant le retour des envoyés, il prit trente autres châteaux-forts de cette province, y installa des gouverneurs et envoya au Sultan cette autre lettre : «Les provinces sont annexées; nulle forteresse étrangère ne subsiste contre nous». Le Sultan fit remise de ses fautes à Léon et envoya un traité; un édit contenant les éloges dus aux actions d'éclat et aux efforts du général en chef et de Comnène fut promulgué. Il contenait ceci : des régions rendues accessibles par la conquête des forteresses, faire parvenir aux commerçants tous les biens; livrer à Qamar ed-Dîn les forteresses et la province; renvoyer les troupes dans leurs résidences; «le général en chef et Comnène se présenteront seuls chez S. M. le Sultan, afin de faire oralement le récit des événements et de profiter pleinement de la rencontre favorable du Sultan».

Ambassade de Malik Ala ed-Dîn Dâwoudchâh, seigneur d'Erzendjan, auprès du sultan; description d'Erzendjan et de ses environs[1].

Malik Ala ed-Dîn Dâwoudchâh, après son père Malik Fakhr ed-Dîn Bahrâmchâh (143), s'assit à la place d'honneur de la royauté

[1] L'enchaînement des événements qui suivent se trouve parfaitement exposé dans l'article de l'*Encyclop. Islam* (loc. cit., II, p. 680, col. 2 fin et p. 681, col. 1).

et du pouvoir; il prit possession de la ville d'Erzendjan et de sa province (en 1225). Erzendjan est le plus beau des pays, la plus charmante des régions; l'Euphrate coule par derrière; les souffles du vent d'Est y sont chargés de violettes et de fleurs des montagnes. Bien qu'il possédât parfaitement toutes sortes de connaissances, il se mit à commettre des fautes, à suivre ses plaisirs et ses penchants égoïstes, et à écouter les divagations de mauvais compagnons; il ne prêtait pas l'oreille de l'agrément aux conseils des vieillards et des gens bienveillants, gens de sens et de prudence. Il se proposa d'attaquer et de tuer les émirs de son royaume : les uns furent mis à mort, les autres emprisonnés. Quelques-uns, par crainte de la mort, choisirent l'émigration, abandonnèrent leurs biens, prirent le chemin de la cour du Sultan et firent au prince le récit des mauvais procédés d'Ala ed-Dîn. Le Sultan les traita honorablement et fit écrire à Malik Ala ed-Dîn une missive aux termes de laquelle il devait mettre en liberté les émirs captifs, leur rendre ce qui leur avait été pris, et envoyer de ce côté les malades avec égards et soin. Ala ed-Dîn s'excusa ainsi : « Ces gens-là ont pris envers moi la route de l'injustice et de l'effronterie; ils se sont entendus avec mes adversaires; lorsque j'en ai acquis la certitude, je leur ai infligé le châtiment qu'ils méritaient ». Le messager du Sultan éclata en reproches et, par promesses et menaces, amena Ala ed-Dîn à libérer les prisonniers et à leur rendre leurs biens; le messager fut renvoyé satisfait.

Lorsque les émirs arrivèrent à la cour du Sultan, ils furent l'objet de tous les égards et, par ordre de Kamâl ed-Dîn Kâmiâr, des fiefs importants et suffisants furent attribués à chacun d'eux. Malik Ala ed-Dîn (144) apprit que les grands de son royaume avaient pris rang parmi les serviteurs du Sultan, que ceux d'entre ces émirs qui étaient restés reprenaient leur orgueil et leurs grands airs et faisaient acte d'autorité envers les officiers d'Erzendjan : envieux et jaloux de cette situation, il se mit en colère; partagé entre l'espérance et la crainte, il fit les préparatifs de voyage qui conviennent aux princes et disposa les présents et cadeaux aptes à gagner l'esprit des grands; puis il se dirigea vers la cour du Sultan...

(147.) Motifs qui poussèrent le sultan à déposséder d'Erzendjan Ala ed-Dîn Dâwoudchâh[1].

Lorsque le seigneur d'Erzendjan, après avoir rendu hommage au Sultan, regagna ses États, l'insolence de la jeunesse le détermina (148) à envoyer la lettre suivante à Malik Rokn ed-Dîn Djahânchâh fils de Moghîth ed-Dîn Toghrulchâh bin Qilidj Arslân (le Seldjouqide) seigneur d'Erzeroum : « Bien que, pour cette fois, j'aie trouvé en abondance à la cour du Sultan l'or et les bonnes paroles, je ne suis pas en sécurité contre mes émirs qui y servent : il est certain qu'ils excitent le Sultan à me faire disparaître de mon royaume. Et lorsque cela sera possible, bien que le Sultan soit le cousin de Malik (Rokn ed-Dîn), il ne le soutiendra ni ne lui témoignera de bienveillance. Pour moi, je vais concentrer secrètement mes armées dispersées et j'y consacrerai cet hiver toutes mes pensées. Si tu désires que ta tête et ton royaume subsistent, mets-toi d'accord avec moi pour cette affaire et sois zélé pour agir ».

Il possédait une joueuse de luth qui était la nonpareille de son temps et l'unique de son siècle par sa beauté, sa dextérité, ses bons mots, son chant, ses belles modulations, sa voix charmante et sa finesse d'esprit. Il l'envoya à Malik el-Achraf avec maint présent. Voici l'essentiel de son message : « La citadelle de Kemakh sera pour vous, si, en compensation, une place forte m'échoit dans vos États, afin que je prenne paisiblement ma part d'existence dont aucun humain ne peut savoir d'avance si elle sera longue ou courte ».

De même, il fit partir en ce sens une lettre et maint cadeau vers le sultan Djalâl ed-Dîn Kharezmchâh ; et il expédia à Ala ed-Dîn Now Mosolmân[2] une missive disant que, s'ils attaquaient le Sultan et s'ils envoyaient sa précieuse âme au Paradis[3], il leur remettrait la citadelle de Kemakh avec tous ses approvisionnements et

[1] M. Houtsma (*La dynastie des Benu Mengucek, in Keleti Szemle*, Budapest, 1904, p. 279-280) place ces événements en l'année 1228.

[2] Djalâl ed-Dîn, héroïque et turbulent, brouillé avec Malik el-Achraf, lui prend Akhlat d'Arménie en 1229. L'année suivante, Keykobâd Ier et Achraf, alliés contre Djalâl ed-Dîn, le battent à Erzendjan (*Enc. Islam*, I, p. 491). Sur Ala ed-Dîn Now Mosolmân, avant-dernier grand-maître des Assassins, cf. *Enc. Islam*, s. n. Ala al-Dîn Muhammed b. Hasan.

[3] Dans le texte : 'illîyûn (hébreu : 'elyôn). Cf. *Enc. Islam*, s. v. *firdaws* et *illiyun*.

ferait du vieux palais de ses ancêtres à Erzendjan leur lieu de réception (149). Lorsque ces inventions parvinrent aux oreilles du Sultan, il en rit et déclara : « Ce malheureux a la cervelle dérangée ! Son trône est par terre ! »

Puisque l'or n'a pas fait avancer nos affaires,
Je vais lui faire voir mon glaive étincelant.

Quand les coiffeuses du monde du mystère mirent à la fiancée du printemps musc à la manche et rose au sein, le Sultan quitta le littoral pour se diriger vers la région de Qobâd-abâd ; il y passa un mois, puis, sans retard, il se dirigea vers Césarée.

Malik el-Achraf, avec l'astuce d'une joueuse de luth, se déplaça et envoya son chambellan à son secours. Il vint, séjourna quelque temps à Erzendjan et revint sans succès. Les émirs-chefs — tels Çalâh ed-Dîn, Charaf ed-Dîn et Izz ed-Dîn — l'empêchèrent de manifester des opinions subversives et de faire des propositions inacceptables ; ils lui dirent : « Le parti à prendre, c'est que nous amenions en otages au Sultan les enfants de Votre Altesse, que nous présentions vos excuses de ce que vous avez fait, et que nous éloignions certaines personnes en les désavouant et en les reniant ». Le malik accepta et envoya en compagnie des émirs ses enfants au Sultan. Auparavant celui-ci avait entendu parler de la situation. Il ordonna que les émirs des États sultaniens se rendissent, chacun avec les troupes qui lui étaient confiées, sur les confins d'Erzendjan et de Kemakh, de façon qu'une concentration complète des troupes victorieuses fût obtenue secrètement et subitement dans ces cantons et que les routes des forteresses fussent gardées, et cela pour que Ala ed-Dîn (Dâwoudchâh) ne se réfugiât pas par surprise dans un château-fort, ce qui traînerait les choses en longueur. Conformément à l'ordre du Sultan, des troupes nombreuses furent rassemblées à la porte de chaque forteresse. Malik Ala ed-Dîn, se voyant déçu de tous côtés, ne trouvait d'autre moyen que de se rendre au Sultan (150), lorsqu'on l'avertit soudain que la suite du Sultan, avec une armée innombrable, avait passé les limites du territoire de Sivas et atteint les confins d'Erzendjan. Au désespoir, sans préparer cadeau ni présent, il vint à la rencontre du Sultan avec quelques-uns de ses familiers. Chemin faisant, il rencontra les émirs-chefs. Ceux-ci accoururent, lui donnèrent l'accolade, le traitèrent tout amicalement et l'envoyèrent au Sultan en compagnie du çâhib Zhiya ed-

Dîn. Le Sultan, oubliant tout ce qu'on lui avait raconté d'Ala ed-Dîn, fit tout pour le gagner : il lui octroya en apanage Aq-chehr de Qonya ainsi qu'Ab-è-guerm (Therma); il l'envoya à Aq-chehr en compagnie de ses pages et des vétérans de l'armée.

Ala ed-Dîn Dâwoudchâh était paré de diverses connaissances, surtout de celle de l'astrologie; il avait appris tout à fait bien les parties de la logique et des sciences naturelles et divines; il était mathématicien consommé; il composait des vers semblables à l'eau limpide — que dis-je ? — à la magie licite. En ces jours, il envoya au Sultan cette pièce de deux vers :

O roi ! le cœur de tes ennemis est dans la douleur;
Le visage de l'ennemi pâlit de la crainte que tu inspires.
Vraiment, en dépit de cent angoisses, pour moi,
Dans ton empire Ab-è-guerm est un pain frais[1].

C'est ainsi que par l'influence néfaste de mauvais compagnons, de courtisans malfaisants et de commensaux ignorants il perdit son ancien royaume.

Revenons au sujet. Le lendemain, le Sultan et son armée firent leur entrée dans la ville, avec l'aide d'Allah. Lorsque le territoire d'Erzendjan fut conquis, il le donna à Malik Ghiath ed-Dîn Keykhosrau, le plus puissant des princes du temps, et il délégua à son service Mobâriz ed-Dîn Ortoqich avec la dignité d'atabek; il leur consacra un trésor considérable et des troupes innombrables (151). Parce que, du fait de Malik el-Kâmil et des enfants de Malik el-Adil, une poussière s'était fixée sur le feuillet de l'esprit auguste du Sultan[2], il nomma prince héritier Izz ed-Dîn, petit-fils de Malik el-Adil, et fit prêter serment par les émirs; il donna le gouvernement de la Syrie à Malik Rokn ed-Dîn qui, lui aussi, faisait partie de la famille de Malik el-Adil. Nizhâm ed-Dîn Ahmed d'Erzendjan improvisa à ce sujet ce poème de deux vers :

Tu as rendu lumineux un matin pour la Syrie
Lorsque tu as fixé l'usage digne d'Alexandre.
Tu as donné au soleil l'étendard royal.
Tu as réglé la coutume royale[3].

(1) Jeu de mots : Ab-è-guerm, en persan, signifie « eau chaude ».
(2) Sur cette brouille, cf. *Enc. Islam*, I, p. 491, col. 2.
(3) Lire probablement : « moqannan ».

Lorsque le Sultan en eut fini avec les affaires d'Erzendjan et les mesures relatives aux forteresses, il ordonna à ses troupes d'attaquer Erzeroum et Koughounia (Châbîn-Karahisar) «afin, dit-il, de voir quelle ligne de conduite Malik Rokn ed-Dîn Djahânchâh et Malik Mozaffar ed-Dîn Mohammad suivaient à notre égard». Lorsque Malik Rokn ed-Dîn eut connaissance de l'arrivée des troupes, il s'avança du pas de l'humilité et de la soumission, et fit partir de nombreux présents à destination de l'armée; il envoya vers le Sultan l'un de ses émirs avec les richesses qui convenaient, en y joignant ce message : «Je suis tout à coup un malheureux esclave. Si le seigneur d'Erzendjan a fait preuve de désobéissance, il a reçu le châtiment qu'il méritait. Quant à moi, je resterai soumis tant que je vivrai, et le coursier de la sincérité ne cessera de courir sur la route de l'affection due au Sultan. J'espère qu'à mon sujet le verset coranique : «Aucun ne portera le fardeau d'un autre» (VI, 164) sera psalmodié, et que la faute de (Ala ed-Dîn) Dâwoudchâh ne me sera pas reprochée, à moi innocent». Quand l'envoyé se présenta au Sultan et lui exposa déclarations et cadeaux (152), le Sultan, plein de clémence, le fit bénéficier de son entière faveur; conformément à sa requête, il le confirma dans la possession d'Erzeroum et donna ordre que les troupes s'abstinssent de pillage sur son territoire.

Prise de Koughounia ; le malik Mozaffar ed-Din est déposé[1].

Le Sultan ordonna à l'atabek Ortoqich d'aller mettre le siège devant Koughounia avec des troupes nombreuses, et de la prendre de gré ou de force. Le jour même de l'arrivée de l'atabek Ortoqich, il y eut grand combat et grand carnage au dedans et au dehors. Malik (Mozaffar ed-Dîn) craignant les divisions entre les gens de la citadelle, bien qu'il disposât d'approvisionnements sans nombre et que les citernes fussent remplies, songea aux difficultés du dénouement et envoya un parlementaire à l'atabek, afin qu'il intercédât en sa faveur auprès du Sultan et qu'un fief lui fût octroyé dans l'Empire en échange de sa forteresse. A ce sujet, l'atabek dépêcha des courriers vers le Sultan. Celui-ci se réjouit de cette bonne nouvelle et en tira argument en faveur de la pro-

[1] Cf. Houtsma, *op. cit.*, p. 280.

fondeur d'esprit et des capacités de Mozaffar ed-Dîn; il lui octroya, en échange de Koughounia et en toute propriété, Rommân et Nahrkâli sur les frontières de Syrie, et Arbasouï[1] qui fut le berceau des Compagnons de la Caverne et la résidence de Daqiânos (Décius); il lui donna aussi la place de Qîrchehr, à titre de fief immunisé et reconnu. Pour tout cela, lettres patentes et traité furent mis par écrit. Un courrier les emporta en même temps que de riches robes d'honneur destinées au seigneur de Koughounia et à ses trois fils. Lorsque Mozaffar ed-Dîn vit les lettres patentes et le traité, il eut confiance et fut tout réjoui. Il évacua la citadelle et partit content pour la place de Qîrchehr (153). Il passa le reste de son existence dans la quiétude et le repos...

Le sultan envoie Ghiath ed-Din gouverner Erzendjan[2].

Quand le Sultan eut terminé la conquête des forteresses, il tourna sa bride de conquérant vers la place de Sivas; il ordonna à Mobâriz ed-Dîn de vaquer à la préparation des choses nécessaires à l'autorité de Ghiâth ed-Dîn Keykhosrau. Il s'en alla donc au Trésor et, avec l'approbation de Nadjm ed-Dîn Tousi, des objets furent préparés et ordonnés, objets tels que, si Behmen et Sapor étaient revenus à la vie, ils se seraient mordus les doigts d'étonnement et de honte. Lorsque les choses furent ordonnées et mises au point, il prit la direction de ces confins, sous d'heureux auspices, avec des troupes innombrables. Quand on arriva, le prince s'avança et s'assit sur le siège de la félicité; il étendit le tapis de la justice et de la clémence et traita tout le monde avec bienveillance. Lorsque la nouvelle de sa sollicitude envers ses sujets parvint au Sultan, la confiance du Sultan se trouva doublée envers sa personne bénie d'Allah. Et lorsque Ghiâth ed-Dîn entra à Erzendjan, le Sultan, pour donner réponse aux envoyés des diverses régions, fit un court séjour. Il prit alors la direction de Qobâdabâd, d'Antalia et de Alâiyeh et y demeura des premiers jours de l'automne jusqu'au mois de nisân.

[1] L'antique Arabissus en Cappadoce, hod. Yarpuz. — Cf. *Enc. Islam*, I, p. 485, s. v. Ashâb al-Kahf.

[2] Ghiath ed-Dîn, fils de Keykobâd Ier; cf. *Enc. Islam*, II, p. 679, col. 2.

(175) Départ des armées du sultan vers Erzeroum ; prise de cette ville par le sultan Ala ed-Din Keykobad (1230).

Lorsque le prince des planètes, le seigneur des étoiles prit la direction des demeures du jour, le Sultan, accompagné de Malik el-Achraf et de ses frères, s'achemina vers Erzeroum (176). Chemin faisant, le Sultan fut averti que, la veille, un régiment des troupes du Kharezm qui s'était décidé à fuir les Roum avait rencontré un ravin profond. Par suite de la furie de leur élan et (en s'enfuyant) par crainte pour leur vie, ils étaient tombés dans ce ravin avec chevaux et armements. Le Sultan chargea l'un de ses régiments de s'y rendre pour s'assurer de la situation. Lorsque les soldats arrivèrent à cet endroit, tous (ces ennemis) avaient l'âme hors du corps et avaient atteint leur dernière demeure. Tout ce qu'on trouva de leurs équipements et munitions fut apporté à l'arsenal du Sultan. Le lendemain, la fête bénie (de la fin de ramadan 627 : août 1230) dévoila la face de l'astre qui pare le monde avec une lèvre toute souriante : la nouvelle lune, semblable à l'incurvation du paraphe sultanien, parut au bord du ciel. Au premier matin, les grands de Syrie se présentèrent à l'audience du monarque de l'Univers. Le Sultan se leva de son trône, prit la main de Malik el-Achraf et le fit asseoir à côté de lui, sur un carreau qu'on avait préparé au-dessous du trône. Ils burent ensemble; et lorsqu'on eut organisé le cortège à l'occasion de la fête, ils montèrent à cheval et les virtuoses de l'hippodrome montrèrent plusieurs tours d'adresse, de talent et d'équitation. Alors on se rendit à l'oratoire champêtre, on s'acquitta des devoirs de la piété envers Celui que tous adorent, et les aumônes tombèrent sur les mendiants comme des gouttes de pluie. Puis on passa à la table du Sultan; et quand chacun fut allé de la table à sa tente particulière, le Sultan envoya dix robes d'honneur dignes d'un roi et dix chevaux pour Malik el-Achraf et les autres princes; il les invita à un banquet qui fut la splendeur de ce monde, et, suivant les règles des beuveries, ils burent les uns aux autres à pleines coupes.

Le lendemain, on arriva dans la région d'Erzeroum. Les émirs qui se trouvaient en ville fermèrent les portes et préludèrent à la résistance. Le Sultan ordonna qu'un homme sûr, à la parole de qui l'on se fiait, se rendît en ville (177) et, au nom du malik, les invitât

à prendre le chemin de la soumission, et, de la part du Sultan, les menaçât par ces paroles : « Le châtiment que j'inflige est terrible » (Coran, XIV, 7). Conformément à cet ordre, le malik envoya à la ville un de ses familiers en compagnie d'un des émirs du Sultan, afin qu'il leur fît prendre à tous la route de la paix, avec beaucoup d'insistance; ils acceptèrent l'ordre du maître écouté, à condition que la vie du malik, de son frère et des autres émirs fût sauve et que le passé fût oublié. Conformément à leur demande, le Sultan le jura par lettre et leur envoya un traité. Après l'avoir lu, Homâm ed-Dîn Djandâr et les autres personnages de la ville vinrent trouver le Sultan et portèrent son drapeau en ville.

Le lendemain, le Sultan monta un cheval conquérant, semblable à une brillante pleine lune; Malik el-Achraf et ses frères marchèrent à pied, près de l'auguste étrier. Quand le Sultan pénétra dans le palais, Malik el-Achraf et ses frères formèrent la haie. Le Sultan, ayant un moment mis pied à terre, s'assit au bord d'un sofa; puis il se leva, prit la main de Malik el-Achraf et s'en alla vers un pavillon solitaire; et ils passèrent cette journée dans le divertissement. Malik el-Achraf, dans son ivresse, intercéda en faveur de Malik Rokn ed-Dîn; il fut bien accueilli, reçut une riche robe et eut l'honneur de baiser la main du souverain qui lui fit la faveur de donner en apanage, à lui Aqseraï et ses dépendances, à son frère Ayyoub-hisar.

Alors le Sultan fit partir des troupes du côté d'Akhlat. Lorsque les lieutenants de Djalâl ed-Dîn (Kharezmchâh) avaient appris cet événement, ils avaient évacué la ville et s'étaient retirés à Arrân. Un mois après, le Sultan dit à Malik el-Achraf : « Il faut que le malik assume les difficultés de l'Arménie (178) et mette Awlati au pouvoir du diwan de Malik el-Achraf, ainsi que quelques autres forteresses de Géorgie ». Malik el-Achraf lui baisa la main et demanda des lettres patentes relatives à ces places et au royaume d'Arménie. Le Sultan admira cette humilité parfaite, fit mettre par écrit les lettres patentes et fit partir vers Akhlat l'émir Tchâchnîguir et cinq mille cavaliers au service du malik, par précaution; il fit avec lui des cérémonies outre mesure dont nul monarque n'était capable de fournir même le dixième, s'excusa et parcourut avec parasol et étendard une longue distance pour prendre congé d'eux. A son retour, il s'arrêta une semaine pour les affaires avantageuses aux places fortes et aux pays. Il donna ordre de rédiger un bulletin de conquête destiné aux diverses parties de ses États; et il regagna Césarée, ayant réalisé ses desseins.

(179) Délit du commandant de la forteresse de Alâïyeh; il est châtié[1].

Sur ces entrefaites, la lettre suivante arriva de Alâïyeh : « Si le Sultan de l'univers ne monte pas vivement à cheval, la bride de l'autorité sur Alâïyeh sortira de la main des serviteurs (180) du Sultan. Le commandant de la place — mieux vaudrait qu'il fût pendu! — a tourné à l'infidélité; il se propose de livrer la forteresse aux gens de Chypre ». Sur ces paroles, le Sultan demeura surpris et pensif; puis il dit : « Je distingue un misérable; j'en fais le seigneur et maître des grands et des bons (181); et c'est lui qui machine une perfidie telle qu'elle est sans excuse. Quel sujet d'étonnement! » Aussitôt, en compagnie de quelques intimes, (182) il monta sur un mulet bai et, trois jours après, parvint à Alâïyeh. Il feignit de ne rien savoir et s'occupa secrètement de faire enquête et recherches. Lorsqu'il fut avéré que le commandant de la place était traître et perfide, lorsqu'en sa présence les imâms et les *hâfizh* témoignèrent contre lui et exposèrent tout le cours de ses pensées, et lorsqu'il fut reconnu que c'était la vérité pure, le Sultan ordonna sur le champ que, le mettant en morceaux, on le portât sur le donjon et que l'on y pendît son corps avili, comme il le méritait. Quiconque avait été d'accord avec lui dans ce dessein subit le même sort. Quand les seigneurs du littoral entendirent parler de ce châtiment, ils envoyèrent en hâte et de toutes parts impôt et tribut au possesseur du trône et du diadème. Là, durant deux mois, il banquetait princièrement et jouissait de son pouvoir. De là, il vint à Antalia, y séjourna quarante jours et ordonna que ses troupes victorieuses se tinssent tranquilles durant une année dans leurs résidences.

[1] (Dès le début de son règne), « Keykobâd mit à profit les divisions des chrétiens pour s'emparer de divers châteaux arméniens le long de la côte méditerranéenne et ailleurs, entre autres le château de Galonoros καλὸν ὄρος, Candelor (ou Scandalor); il en fit sa résidence d'hiver, y éleva des constructions qui le transformèrent en un port considérable et le nomma Alâïyeh » (*Enc. Islam*, II, p. 680, col. 2).

(185) Les troupes du sultan se dirigent vers l'Arménie; conquête de la région d'Akhlat et du reste de l'Arménie qui sont réunies à l'empire (vers 629/1232)[1].

Le Sultan fut informé de ceci : l'Arménie était devenue un désert; Malik el-Achraf s'était fixé à Damas, après Sandjâr, à cause de son amour du bien-être, il avait pris le chemin du divertissement, et la pensée de l'Arménie n'occupait plus son esprit; à tout moment, l'armée des Mongols faisait incursion et emmenait en captivité le reste des sujets; une partie des troupes kharezmiennes infestait ces cantons et y entravait les communications (186). Par bonté et miséricorde extrêmes, le Sultan ordonna à Kamâl ed-Dîn Kamiâr de se diriger vers ces confins avec toutes ses troupes victorieuses et d'annexer à l'Empire le pays d'Arménie, d'Akhlat et Bitlis à la région de Tiflis. Conformément à cet ordre, l'émir Kamâl ed-Dîn se mit en route avec toute l'armée. Lorsqu'il parvint à Akhlat, il trouva le pays «comme une demeure sans habitants». Sans pourparlers, sans demande ni réponse, quelques personnes de distinction, restées dans la ville, vinrent à sa rencontre. Aussitôt on arbora en ville l'étendard du Sultan, l'on prêta serment de fidélité au Sultan et l'on fit la prière en son nom. Les troupes décampèrent de la ville et s'installèrent au bord du lac (de Van). Les régiments, suivant les émirs, se répandirent de tous côtés et prirent possession de toutes les provinces de l'Arménie, grâce à la majestueuse puissance du Sultan. L'émir Kamâl ed-Dîn fit connaître au Sultan la conquête de l'Arménie et l'état de dévastation des villes et des campagnes. Le sultan se réjouit de la conquête de l'Arménie et rendit exécutoire un édit pour influencer heureusement et pour se concilier l'émir Kamâl ed-Dîn et les autres émirs qui répondaient de leur autorité sur les troupes. Alors il donna de l'argent au *çâhib* Zhiya ed-Dîn Qarâ-Arslân, à Saad ed-Dîn Mostawfi d'Ardébil et à Tâdj ed-Dîn Parvâneh, afin qu'ils se rendissent à Akhlat et en Arménie; ils devaient prendre toutes mesures nécessaires à ces pays, déterminer les chapitres du budget, enregistrer les biens des absents et des tués; quant à l'émir Kamâl

[1] Djalâl ed-Dîn mort tragiquement (1231), ses troupes s'étaient débandées. Keykobâd les prend à sa solde et s'empare d'Akhlat que Djalâl ed-Dîn avait enlevé à l'Ayyoubide Malik el-Achraf en 1229.

ed-Dîn, il se rendrait à Erzeroum et attendrait des ordres. Lorsqu'ils arrivèrent, l'émir Kamâl ed-Dîn avait eu besoin de chaux pour le crépissage des bâtiments démolis des forteresses (187). Il y avait de la pierre à plâtre et du bois aux environs de Adeldjevâz; il donna ordre que chacun des émirs contruisît quelques grands fours et fît travailler. En deux ou trois jours, un millier de fours fonctionnait et le produit en était transporté à dos de chameau et de mulet aux lieux où il en était besoin. Lorsque cette affaire fut terminée et que l'émir vint à Erzeroum, un ordre arriva, le convoquant et renvoyant les troupes à leurs résidences. Aussitôt il donna congé aux troupes et se rendit lui-même à la Cour.

Quand Zhiya ed-Dîn, Tâdj ed-Dîn et Saad ed-Dîn arrivèrent dans la région d'Akhlat avec mille cavaliers particuliers et pages privés, ils organisèrent le *divan*, enregistrèrent tous les biens et domaines, convoquèrent sur leurs propres terres les cultivateurs et propriétaires fonciers, distribuèrent des semences et du bétail, et firent remise des obligations contractées; ils convoquèrent les commandants des forteresses et s'assurèrent de la totalité des revenus et dépenses. Lorsque ces nouvelles se répandirent dans les pays de Géorgie et d'Arrân, tous les (habitants) dispersés et expulsés reprirent le chemin de leur patrie et, en peu de temps, le pays redevint prospère.

Le commandement des troupes de ces provinces fut confié à Sinân ed-Dîn Qaïmâz, émir intrépide et ayant la pratique du commandement. Il apprit que Qîr-Khân avait campé à Thâthvân avec un gros de troupes kharezmiennes, et que le pays n'était pas à l'abri de ses coups. Le Sultan avait permis de les inviter à faire acte de soumission à la Cour. Un jour, Sinân ed-Dîn Qaïmâz, avec un page et un écuyer, faussa compagnie aux émirs et prit la route de Thâthvân. Arrivé dans le voisinage, il rencontra un soldat de l'armée kharezmienne et lui dit : «Annoncez ceci au khân : le désir (188) d'une entrevue s'est emparé de Qaimâz; il est venu sans flèches ni carquois; s'il en obtient licence, il aura l'honneur de présenter ses devoirs». Qîr-Khân, ayant entendu ces paroles, fut surpris; il dépêcha l'un de ses lieutenants, qui avait avec lui vieille amitié, pour vérifier l'exactitude de la nouvelle. Lorsqu'il fut avéré que c'était Qaïmaz, Qîr-Khân partit à sa rencontre avec un chambellan. La rencontre faite, après maintes civilités, l'émir Sinân ed-Dîn, ayant demandé autorisation, se rendit auprès de l'épouse de Qîr-Khân, la salua, l'interrogea sur les malheurs du temps et, après l'avoir consolée, revint trouver Qîr-Khân. Il

demanda familièrement à manger; on apporta ce qu'il y avait de préparé. Après le repas, Sinân ed-Dîn tira de son étui le Coran qui pendait à son cou, y posa la main et fit les serments suivants : « Les émirs du Sultan n'ont ni n'auront aucun mauvais dessein envers Qîr-Khân et les autres émirs kharezmiens. Ils ne pensent qu'à ceci : qu'après avoir erré misérablement, vous parveniez à un asile et à une demeure fixe, et c'est pour cela que le Sultan a ordonné au *çâhib* de vous faire entrer dans le cercle de l'obéissance. Si cela vous convient, il faut que Qîr-Khân et tous les émirs du Kharezm jurent qu'ils sont d'accord avec le Sultan, secrètement et ouvertement ». Qîr-Khân et les autres émirs arrivèrent tous et prêtèrent serment sur cette proposition. On apporta à boire et, lorsque quelques coupes eurent circulé, Sinân ed-Dîn s'excusa et demanda licence de s'en retourner, afin d'informer le *çâhib* et les autres émirs. Il décida (189) qu'ils monteraient à cheval le matin et qu'ils se rendraient aux jardins de la ville afin que les émirs et les grands personnages de l'Empire vinssent à leur rencontre et que les affaires importantes fussent alors établies et décidées. Lorsque Sinân ed-Dîn Qaïmâz arriva en ville, la prière était passée; les hauts fonctionnaires du *divan* s'étaient levés. Le *çâhib* lui demanda la cause de son absence et Sinân le mit au courant des circonstances. Tous le félicitèrent de ses capacités et de son intrépidité parfaites. Le *çâhib* fit dresser une grande table. Le lendemain, alors que la lumière solaire paraissait et dominait les cimes des montagnes de l'Est, Qîr-Khân et les autres émirs du Kharezm étaient arrivés aux environs de la ville. Tâdj ed-Dîn Parvâneh, Sinân ed-Dîn Qaïmâz et les autres émirs allèrent au-devant d'eux, les firent descendre en un jardin et présentèrent les mets qu'ils avaient tenus prêts. Quand le repas fut terminé, Tâdj ed-Dîn Parvâneh demanda renouvellement du serment afin de le consolider. Qîr-Khân et les autres émirs répétèrent le serment dans les formes de la veille, de sorte que Parvâneh et les autres émirs eurent l'esprit tranquille. Le soir, Parvâneh se rendit en ville et relata les choses importantes qu'il avait faites et menées à bien. Le *çâhib* donna ordre d'organiser un banquet double de celui de la veille. Le lendemain, il sortit de la ville à la tête d'une nombreuse escorte, avec éclat et magnificence. Lorsque Qîr-Khân fut averti de l'arrivée du cortège du *çâhib*, il vint à sa rencontre. Ils s'embrassèrent; le *çâhib* traita Qîr-Khân tout affectueusement, et ils descendirent dans un jardin. Le *çâhib* conclut un traité avec Qîr-Khân; il partagea entre lui et les autres chefs la

totalité des districts d'Erzeroum; il s'excusa de se borner momentanément à cette mesure, et ajouta : « Quand nous arriverons auprès du Sultan, un règlement complet interviendra ». Alors il retourna en ville et, sur des actes au chiffre du Sultan qu'il avait apportés avec lui, des diplômes furent rédigés au nom (190) de chacun des émirs du Kharezm. Au matin, le *çâhib* envoya à Qîr-Khân les diplômes, avec trois cents robes d'honneur de diverses catégories. Le lendemain, l'on partit pour Erzeroum avec tous les gens des Kharezmiens.